

*BERNARD SERGENT*

*Centre National de la Recherche Scientifique*

*bernardsergent@yahoo.fr*

*ARYS, 10, 2012, 113-126 ISSN 1575-166X*

---

RESUMEN

La catastrophe atlantidienne, dont Platon est l'auteur, s'insère selon lui dans la série des autres cataclysmes de la mythologie grecque. Plus globalement, elle fait partie des événements qui se produisent lors des basculements de direction de la marche de l'univers, qu'il est également le seul à définir, et dans lequel il insère le thème hésiodique de la succession des "races".

ABSTRACT

The Atlantis' Disaster, whose author was Plato, falls according to him in the series of other cataclysms of Greek mythology. More globally, it is part of the events that occur on the occasion of changes in the direction of the Universe, which was defined only by him too ; he includes the Hesiodic myth of the succession of races.

---

PALABRAS CLAVE

Atlantide; Platon; Cycle cosmique; catastrophes cycliques; mythe hésiodique des Races

KEYWORDS

Atlantis; Plato; cosmic cycle; cyclical catastrophes; Hesiodic races' myth

---

Fecha de recepción: 17/10/2012

Fecha de aceptación: 27/11/2012

---



Platon, au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, parle à deux reprises d'une île immense, située à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique, et en deçà du continent qui fait le tour du monde au-delà du fleuve Okéanos. La première fois est dans un passage d'un de ses textes les plus volumineux, le *Timée*, ouvrage dans lequel il expose ses conceptions en physiques et en astronomie. Vers le début du texte, Critias, l'un des participants au dialogue, est sollicité pour raconter une histoire qu'il avait lui-même entendue raconter, étant âgé de dix ans, par un homme alors très âgé, Critias l'Ancien, au sujet de Solon, l'ancien dirigeant d'Athènes. Celui-ci aurait fait un voyage à Saïs, ville d'Égypte proche de la côte méditerranéenne, et y aurait rencontré des prêtres de ce pays. Solon aurait parlé avec eux du passé, leur racontant quelques mythes de la tradition grecque, dont le déluge, comme étant les événements les plus anciens connus en son pays. Ses interlocuteurs relativisèrent tout cela : Solon leur parle d'un déluge, alors qu'il y a eu un grand nombre de destruction dues au feu, à l'eau ou à d'autres causes<sup>1</sup>.

Pour l'observateur moderne, informé des mythes des différents pays, le paradoxe de ce passage est le suivant : les mythes égyptiens ignorent précisément la destruction du monde par l'eau ou par le feu. L'idée existait au contraire en Grèce, et aussi en Iran, en Inde, chez les Celtes, les Germains, les Mexicains..., c'est-à-dire largement parmi des peuples de langue indo-européenne. Platon attribue donc aux Égyptiens des idées qu'ils n'ont pas, et qui sont par contre connues dans son pays. Nous sommes ainsi prévenus dès le début : les idées « égyptiennes » sont en fait des idées grecques, ou du moins les idées de ce Grec qu'était Platon.

Le prêtre égyptien qui a alors la parole explique ensuite que les catastrophes cosmiques sont soumises au mouvement des astres, ce qui, à intervalles réguliers, provoque soit des feux qui font périr tout ce qui se trouve dans des endroits secs et élevés, mais épargne ce qui est au bord de la mer, soit des inondations, qui anéantissent les riverains des mers et des cours d'eau, mais épargnent ceux qui se trouvent dans les montagnes<sup>2</sup>. Le prêtre égyptien, c'est-à-dire en fait Platon, expose donc que ces catastrophes cosmiques sont périodiques, et, après chacune, il y a suffisamment de survivants pour qu'un nouveau cycle d'existence reprenne.

Après avoir critiqué les Grecs, car leur mémoire est courte, le prêtre égyptien leur oppose les gens de son propre peuple, car ils ont conservé par écrit souvenir de toutes ces catastrophes anciennes, et il peut ainsi révéler qu'en une lointaine préhistoire, antérieurement au déluge qui détruisit la première Athènes, celle-ci avait développée,

1 *Tim.*, 22 c.

2 *Tim.*, 22e-23a.

déjà, la plus belle des civilisations - et à la demande de Solon, le prêtre égyptien précise sa pensée. Sachant que les archives égyptiennes, prétend-il, remontent à 8000 ans, la première Athènes était apparue mille ans avant. Chronologie incroyable pour un Athénien de l'époque de Platon : celle des Grecs remontait, au plus loin, au II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, et ils pouvaient dater, avec une très large marge d'erreur, des événements de leur histoire de la seconde moitié de ce millénaire<sup>3</sup>. Leur parler de neuf mille ans est les projeter dans un temps inconnu inimaginable. En fait, à la génération précédant celle de Platon, le voyageur et historien Hérodote avait révélé l'extrême antiquité de l'histoire égyptienne<sup>4</sup>. Platon s'appuie donc sur ce qu'a dit Hérodote, mais il allonge encore l'histoire égyptienne (il en double la durée), ajoute mille ans pour parler de la « première Athènes », et arrive à ce chiffre absolument astronomique (pour un Grec ancien) d'événements antérieurs de neuf mille ans au présent<sup>5</sup>.

Le prêtre égyptien expose alors à Solon l'organisation de la toute première Athènes, et insiste sur le fait que cette cité a accompli des exploits - et l'un deux, le seul qui est raconté, étant de loin le plus important. Ainsi est introduit le récit sur l'Atlantide.

Les écrits égyptiens, dit-il, raconteraient comment ce furent les Athéniens d'alors qui arrêterent une armée qui envahissait l'Europe et l'Asie, «à partir de l'océan Atlantique»<sup>6</sup>. Car il y avait «une île» qui «trouvait devant le détroit qui, selon votre tradition, est appelé les Colonnes d'Héraclès. Cette île était plus étendue que l'Afrique et l'Asie ensemble». Cette immense île servait le pont ; en effet «dans cette île, l'Atlantide, s'était constitué un empire vaste et merveilleux, que gouvernaient des rois dont le pouvoir s'étendait non seulement sur cette île tout entière, mais aussi sur beaucoup d'autres îles et sur des parties du continent [celui, situé au-delà de l'Ôkéanos, et qui entoure le monde]. En outre, de ce côté du détroit, ils régnaient encore sur l'Afrique jusqu'à l'Égypte et sur l'Europe jusqu'à l'Italie» (Platon emploie le mot *Tyrrhénie*, qui désigne ici l'Italie occidentale). Mais cela ne suffisait pas à cette puissance (signe de l'*hubris*, cf. ci-dessous), et «à un moment donné, elle concentra toutes ses forces, se jeta d'un seul coup sur votre pays, sur le nôtre et sur tout le territoire qui se trouve à l'intérieur du détroit, et elle entreprit de les réduire en esclavage. C'est alors, Solon, que votre cité révéla sa puissance aux yeux de tous les hommes en faisant éclater sa valeur et sa force, car, sur toutes les autres cités, elle l'emportait par sa force d'âme et pour les arts qui interviennent dans la guerre». A la tête des Grecs, puis seule, s'exposant à des périls extrêmes, Athènes réussit à vaincre les envahisseurs et à libérer tous ceux qu'elle avait commencé à soumettre sur notre continent.

Pour un Grec de l'époque de Platon qui lisait ou entendait ce texte, il y avait une évidence: il ne pouvait pas ne pas reconnaître une curieuse inversion de ce qui s'était

3 Cf. sur ce mon article de 1979, SERGENT, B.: «Mythologie et histoire en Grèce ancienne», *DHA* 5, 1979, 59-101; j'exposerai dans un prochain travail que la date traditionnelle de la guerre de Troie (1183, pour les Grecs) est à « remonter » d'environ 200 ans.

4 Hérodote, livre II.

5 Qu'il a pu emprunter à l'Iran, cf. SERGENT, B.: *L'Atlantide et la mythologie grecque*, Paris, L'Harmattan, 2006, 316.

6 Les passages entre guillemets sont, pour le *Timée* et le *Critias*, la traduction française de Luc Brisson, *Platon, Timée/Critias*, traduction inédite, introduction et notes, avec la collaboration de Michel Patillon pour la traduction, Paris, Garnier-Flammarion, 2e éd., 1995.

exactement passé un peu plus d'un siècle auparavant: à cette époque, la Perse, une colossale puissance (terrienne, et donc non pas maritime) avait envahi la Grèce après avoir soumis l'Égypte et bien d'autres pays; cette puissance venait de l'est (et non de l'ouest) et réduisait les peuples à une condition que les Grecs de cette époque considéraient comme proche de l'esclavage. Et il est parfaitement exact que les Athéniens jouèrent un rôle décisif dans la résistance à cette invasion, soit en se mettant à la tête des autres Grecs et fédérant autour d'eux la résistance, soit, à deux reprises (lors des batailles de Marathon et de Salamine), combattaient seuls ou presque seuls contre les énormes armées perses - et gagnèrent. Ensuite, les Athéniens, maîtres de la mer Egée, entreprirent de libérer leurs frères (Grecs d'Asie Mineure, Grecs de Chypre) de la domination iranienne. Ainsi, Platon raconte au sujet de l'Atlantide une histoire que tous les Athéniens connaissaient, mais procède à une double inversion: l'une est géographique, puisque la direction d'où sont venus les attaquants est renversée, et l'autre, plus importante, qui consiste en ceci: sachant qu'à la suite des deux guerres contre les Perses, Athènes devint une formidable puissance maritime, qui dominait la mer Egée et la Méditerranée orientale, tandis que leurs adversaires les Perses étaient une puissance rigoureusement continentale<sup>7</sup>, Platon bascule complètement la réalité historique: la puissance maritime, dans son récit, ce sont les vaincus, et les Athéniens de l'époque de l'Atlantide n'utilisent pas de bateaux, ils vainquent les Atlantes sur terre.

Puis, raconte Platon, «dans les temps qui suivirent (la victoire des Athéniens sur les Atlantes), se produisirent de violents tremblements de terre et des déluges. En l'espace d'un seul jour et d'une nuit funeste, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et l'île Atlantide s'enfonça pareillement dans la mer. De là vient que, de nos jours, là-bas, la mer reste impraticable et inexplorable, encombrée qu'elle est par la boue que, juste sous la surface de l'eau, l'île a déposée en s'abîmant»<sup>8</sup>.

Platon ne dit donc pas seulement que l'Atlantide a sombré dans l'océan, il établit une symétrie entre les Athéniens engloutis dans la terre et les gens de l'Atlantide engloutis dans la mer. C'est bien une fin du monde, et ce sont d'autres textes de Platon qui permettent de percevoir de quoi il s'agit (ci-dessous).

Platon est revenu sur l'Athènes primitive et sur l'île Atlantique dans un second dialogue, censé se dérouler le lendemain de celui que raconte le *Timée*, et celui-ci porte un nom, *Critias*, qui est celui même de l'homme qui racontait l'histoire ancienne apprise par Solon en Égypte dans le *Timée*. Le livre est à peu près divisé en deux, la première consacrée à l'Athènes la plus ancienne -déjà évoquée dans le *Timée*-, la seconde à l'Atlantide, consacrant alors de larges développements à sa description. Ce dialogue se termine abruptement: après avoir raconté comment commença la décadence de ce merveilleux pays, décadence due à ce que, de divins au départ, ses habitants furent de plus en plus mêlés d'éléments humains, Platon dit que Zeus rassembla tous les dieux pour qu'ils envisagent ensemble un châtement contre l'île Atlantique, et -ce sont les derniers mots du livre- «les ayant rassemblés, il leur dit...»: on ignore la suite. Plusieurs hypothèses ont été faites pour rendre compte de cette fin: est-ce le dernier ouvrage de

<sup>7</sup> En fait ils ne pouvaient rien sur mer sans la marine des Phéniciens.

<sup>8</sup> *Tim.*,17a-27b.

Platon, interrompu par sa mort? Ou a-t-il considéré qu'il n'avait pas besoin de répéter ce qu'il avait déjà dit dans le *Timée*? Ou a-t-il interrompu un travail, pris par d'autres charges, et qu'ensuite d'autres priorités ont occupé son esprit? Il me semble qu'on pourra discuter indéfiniment de savoir si l'arrêt a été volontaire ou involontaire.

C'est en tout cas dans la première partie, consacrée à l'Athènes la plus ancienne, que Platon se livre à une sorte de théories des déluges qui permet d'intégrer l'histoire de l'île Atlantique dans un ensemble plus vaste. Il expose en effet que l'Acropole actuelle (elle a le même volume aujourd'hui que dans l'antiquité) est à son avis le reste d'un massif bien plus large, une sorte de plateau dont elle est le reliquat, car «une seule nuit exceptionnelle a liquéfié la terre sur tout son pourtour, une nuit au cours de laquelle se produisirent simultanément des tremblements de terre et un extraordinaire débordement des eaux qui fut le troisième avant le déluge de Deucalion». Comme les gens de Rhodes<sup>9</sup>, comme les Indiens, etc., Platon considère donc qu'il y a eu (au moins) quatre cataclysmes: deux avant celui qu'il décrit, celui-là même, et ensuite encore le déluge de Deucalion. Dans le *Timée*, Platon exprimait déjà son opinion sur les fins du monde:

«Bien des fois et de bien des manières, le genre humain a été détruit, et il le sera encore. Les catastrophes les plus importantes sont dues au feu et à l'eau, mais des milliers d'autres causes provoquent des catastrophes moins importantes. Prenons par exemple cette histoire qu'on raconte chez vous [Platon fait toujours parler ici le prêtre égyptien]. Un jour, Phaéton, le fils du Soleil, attela le char de son père, mais comme il n'était pas capable de conduire en suivant la route de son père, il mit le feu à ce qui se trouvait à la surface de la terre et périt lui-même foudroyé. Ce récit n'est qu'un mythe, la vérité la voici. Les corps qui, dans le ciel, accomplissent leur révolution autour de la terre sont soumis à une variation, qui se reproduit à de longs intervalles ; ce qui se trouve à la surface de la terre est alors détruit par un excès de feu»<sup>10</sup>.

Les Grecs, continue le prêtre, sont singulièrement victimes de ces cataclysmes:

«chaque fois, revient, à intervalles réguliers, comme une maladie, le flot du ciel qui fond sur vous ; et il n'épargne que ceux d'entre vous qui sont illettrés et étrangers aux Muses, en sorte que vous repartez du début comme si vous étiez redevenus jeunes, ignorant tout de ce qui est arrivé chez vous et ici dans l'ancien temps»<sup>11</sup>.

Cette notion d'une série de catastrophes qui se produisent, à intervalles réguliers, donc cycliquement, Platon en développe précisément l'idée dans un autre dialogue, le *Politique* -ce qui prouve qu'il avait bien en tête un système déterminé. S'appuyant cette

9 Cf. Diodore de Sicile, V, 56-57. Sur quoi SERGENT, B.: *L'Atlantide et la mythologie...*, 41-45.

10 *Timée*, 22 c-d.

11 *Ibidem*: 23 a.

fois sur un autre mythe grec, celui selon lequel Zeus, pour favoriser Atrée – le père du roi de Mycènes Agamemnon – contre son frère Thyeste, tous deux étant concurrents pour la royauté, fit une fois se lever le soleil à l'ouest, Platon généralise l'idée et développe une véritable théorie de fonctionnement du monde à l'envers en certaines circonstances: le monde tourne dans un sens (celui que nous observons actuellement) pendant une période; à la fin de cette période, l'univers étant comme un fuseau ou un bandage des trières<sup>12</sup>, la torsion est telle que le mouvement du monde ralentit, puis l'univers cesse de tourner dans le sens initial, et même, la partie tordue de cette sorte de filet qui enveloppe l'univers se déroulant mécaniquement, le mouvement du monde se fait dans l'autre sens. Ainsi l'univers «tourne tantôt dans le sens de son mouvement actuel, tantôt dans le sens opposé» et «ce changement de sens est, de tous les bouleversements auxquels est sujet l'univers, celui qu'il faut regarder comme le plus grand et le plus complet». Et c'est là le moment des catastrophes d'ampleur cosmique: «Il est donc fatal que la mort fasse alors ses plus grands ravages dans la nature animale, et que le genre humain spécialement soit réduit à un nombre infime de survivants». Après cette crise, le monde marche exactement à l'envers, et il n'y a plus de naissance possible, puisque tout va à rebours, dès lors, ce sont les morts qui renaissent de la terre qui renouvellent la population<sup>13</sup> (cf. ci-dessous).

Ce schéma, s'il reprend une idée cyclique qui existait déjà avant Platon en Grèce, et qui s'est développée par exemple dans la mythologie de l'île de Rhodes, intellectualise extraordinairement ce que bien des peuples ont pensé, à savoir une renaissance cyclique après des catastrophes périodiques. Autant ce thème est répandu (Inde, Mexique, etc.), autant il s'associe d'ordinaire à une renaissance orientée dans le même sens qu'aux phases précédentes. Le *pralaya* indien se produit ainsi à intervalle absolument réguliers, entre lesquels l'histoire du monde s'est déroulée selon les mêmes phases qui vont de l'idyllique au mauvais, et comprend toujours un incendie cosmique suivi d'un déluge qui l'éteint et qui noie le monde. Platon va beaucoup plus loin: partant du mythe d'Atrée, selon lequel le soleil s'est autrefois levé à l'ouest, il imagine rien moins qu'un mouvement inverse du monde, et les catastrophes sont rythmées par les changements de direction.

C'est bien l'astronomie, qu'il connaissait bien et qui le passionnait, qui entre en jeu dans ce schéma grandiose de la torsion et du relâchement de l'univers, car l'idée d'un renversement du cycle du monde est inspirée évidemment, en réalité, du cycle solaire, lequel se déroule d'un solstice à l'autre, puisque soleil s'élève sur l'horizon du solstice d'hiver au solstice d'été, et s'abaisse du solstice d'été au solstice d'hiver: Platon emploie précisément le vocabulaire désignant ces grands changements pour parler du renversement du cycle du monde. Mais le cycle solaire n'a jamais empêché les gens de prendre de l'âge, et d'aller tous de la naissance à la mort; la transposition de Platon opère un changement de perspective radical: ce n'est pas un changement d'angle du soleil par rapport à la terre, joint à un changement de saisons, qu'il décrit, mais le renversement de la direction de la marche de l'univers, avec ses conséquences. Chaque changement est marqué par une catastrophe colossale, qui anéantit la majorité des êtres vivants, et, apprend-on par le *Timée*, ces catastrophes sont alternativement de feu et d'eau. Non

12 *La République*, X, 616 b - 617 d.

13 *Politique*, 270 b- 271c, traduction d'Auguste Diès.

seulement Platon a une notion cyclique de l'histoire de l'univers mais, fait unique dans la série des cycles de catastrophes<sup>14</sup>, il en fournit la raison.

La représentation globale que Platon se faisait du temps n'avait donc rien à voir avec la nôtre. Au lieu d'être linéaire et irréversible, le temps de Platon était cyclique et réversible. Cela, un passage d'un autre Dialogue platonicien, le *Politique*, l'assure, mais, pour mettre les deux récits sur l'Atlantide en rapport avec ce texte, on suivra la remarquable démonstration qu'a produite le chercheur belge Godefroy de Callataÿ<sup>15</sup>, démonstration rendue nécessaire par le caractère extrêmement laconique des sources: c'est par allusions répandues en divers endroits de son oeuvre que procède le Philosophe, et l'on ne saurait mieux souligner combien ses «Dialogues» ne nous livrent qu'une partie de son enseignement: l'essentiel était oral, et l'on doit imaginer l'auteur exposant à ses élèves, schémas à l'appui, à la fois sa conception du temps et celle du monde. Platon était l'un des plus grands mathématiciens et l'un des plus grands spécialistes d'astronomie de son temps, et tout cela ne pouvait se transmettre qu'à travers dessins, exemples, explications précises. Cela, nous ne l'avons plus. La reconstitution de la pensée de Platon sur ces aspects cruciaux est un exercice difficile. L'auteur que je cite l'a fait, et je vais le prendre pour guide.

On a vu que Platon avait une conception «catastrophiste» du temps, et la mythologie lui en fournissait les preuves. D'un côté, grâce aux nombreux mythes grecs de déluge, de ceux d'Atrée et du soleil né à l'ouest, ou de Phaéthon, de l'autre, grâce à celui des Races qu'expose Hésiode dans *Les travaux et les jours*. Selon celui-ci<sup>16</sup> se succédèrent sur la terre une race d'or, au temps de Kronos, une époque d'abondance et proprement «âge d'or»; puis une race inférieure, d'argent, impie et démesurée, que Zeus bientôt ensevelit; puis une race de bronze, toute guerrière, dévouée à Arès, et ses membres s'entretuèrent: Zeus créa alors une quatrième race, celle des héros, demi-dieux, qui précéda la race humaine; mais ceux-ci également s'exterminèrent dans les grandes guerres des temps héroïques, et laissèrent la place à la cinquième race, de fer, la nôtre, vouée aux souffrances, et qui ira en aggravant sa situation par son impiété et son amoralité, jusqu'à ce que Zeus l'anéantisse.

Dans la *République* -dialogue qui, est-il affirmé au début du *Timée*<sup>17</sup>, s'est déroulé exactement la veille de celui qui forme ce dernier dialogue-, Platon cite le mythe hésiodique des races, mais le modifie sur deux points:

Le déclin de l'éducation, est-il dit, fera que les futurs gouvernants ne seront plus aptes à:

«l'examen relatif aux races hésiodiques, ni à celui qui est relatif aux vôtres, races d'or, d'argent, de bronze, de fer; mais, comme à l'argent du fer aura été intimement mêlé et du bronze à de l'or, il se produira de la dissemblance et une inégalité discordante, dont l'apparition, où qu'elles apparaissent, engendre toujours Guerre et Haine»<sup>18</sup>.

14 Cf. sur ce SERGENT, B.: *Les fins du monde*, Paris, Flammarion, 2012.

15 CALLATAÿ, G. de: *La grande année platonicienne*, travail dactylographié, 1989; *Idem: Annus Platonicus. A Study of World Cycles in Greek, Latin and Arabic Sources*, Université Catholique de Louvain, Institut Orientaliste, 1996.

16 Vv. 109-201.

17 17 c.

18 *La République*, VIII, 546 e - 547 a ; cf. aussi III, 415 a-c.



La double modification est la suivante: là où Hésiode comptait cinq races, Platon n'en a plus que quatre, toutes de métaux, la race des héros est évacuée; et là où le poète béotien parlait de succession de races après élimination de la précédente, Platon introduit la notion du mélange des métaux, porteur de décadence.

Dans un autre Dialogue, le *Politique*, déjà cité, mais il faut y revenir, Platon fait allusion à un autre mythe célèbre, celui selon lequel un agneau à la toison d'or était né dans les troupeaux d'Atrée; c'était un signe de sa royauté, face à son frère Thyeste, mais sa femme le trahit et donna l'agneau à son rival; alors Zeus, pour soutenir Atrée, intervertit la marche des astres et fit se lever le soleil à l'ouest<sup>19</sup>. Platon part de ce mythe pour généraliser le phénomène, en parlant d'une époque où les astres se couchaient à l'endroit où de nos jours ils se lèvent, à l'orient, et se levaient à l'opposé, «et c'est précisément à cette occasion, pour témoigner en faveur d'Atrée, que le dieu renversa leur cours et introduisit l'ordre actuel»<sup>20</sup>. A ce thème, dit-il encore, se relie celui de la naissance des gens à partir du sol, et non par engendrement (ci-dessus). Car la cause de tout cela est que «cet univers où nous sommes, à de certains moments, c'est le dieu lui-même qui guide sa marche et préside à sa révolution ; à d'autres moments, il le laisse aller, quand les périodes de temps qui lui sont assignées ont achevé leur cours, et l'univers recommence alors de lui-même, en sens inverse, sa route circulaire, en vertu de la vie qui l'anime et de l'intelligence dont le gratifia, dès l'origine, celui qui l'a composé», puis l'auteur continue en démontrant comment l'univers, n'étant pas purement un être divin puisqu'il participe au corps (*sôma*), ne peut donc ni se mouvoir entièrement tout seul, ni être mu totalement. Il est sujet au changement, et ce changement principal est celui qui a été dit, et qui s'inspire évidemment d'un mouvement mécanique de torsion suivi de relâchement: le fil se déroule en sens inverse<sup>21</sup>. Il y a ainsi deux grandes phases, l'une où le dieu, le démiurge, agit sur le monde et opère la torsion dans un sens, l'autre où il relâche son action, et le monde opère le mouvement contraire. Il «parcourt alors un circuit rétrograde pendant des milliers et des milliers de période, parce que sa masse énorme tourne en parfait équilibre sur un pivot extrêmement petit»<sup>22</sup>.

Or, le moment où la direction du tournoiement du monde s'inverse est manifestement le moment le plus important de son histoire, «c'est donc à ce moment aussi, devons-nous croire, que se produisent les changements les plus considérables pour nous, qui vivons dans son intérieur...» et l'on citait ci-dessus le passage qui situe alors les plus grandes catastrophes. Il s'ensuit de graves changements, dont le plus insolite est celui-ci :

«Pour tous les animaux, leur âge, quel qu'il fût, arrêta tout d'abord son cours, et tout ce qu'il y a de mortel cessa d'offrir aux yeux le spectacle d'un vieillissement graduel, puis, se remettant à progresser, mais à rebours, on les vit croître en jeunesse et en fraîcheur. Chez les

19 Mythe très connu : Apd., *Epit.*, 12 ; Paus., II, 18, 1 ; Luc., *De astrologia*, 12 ; Dio Chrys., *Orationes*, 66, vol. II, p. 221 L. Dindorf ; etc.

20 *Polit.*, 269 a.

21 Cf. sur ce Schuhl, 1932.

22 *Polit.*, 270 a.

vieux, les cheveux blancs se remirent à noircir ; chez ceux dont la barbe avait poussé, les joues redevinrent lisses, et chacun fut ramené à la fleur de son printemps ; quant aux imberbes, leurs corps, se faisant plus lisses et plus menus de jour en jour et de nuit en nuit, revinrent à l'état de l'enfant nouveau-né, et leur âme s'y conforma aussi bien que leur corps ; après quoi, le déclin se poursuivant, ils finirent par disparaître complètement. Quant à ceux qui mouraient de mort violente dans ces temps-là, leur cadavre passait par la même série de transformations avec une telle rapidité qu'en peu de jours il se consumait sans laisser de traces»<sup>23</sup>.

On mesure ici la rigueur de la conception cyclique et réversible de Platon; la vie elle-même, lorsque la direction du monde s'inverse, se déroule à l'envers du processus normal. Lors, l'engendrement, continue le Philosophe, n'était pas possible, mais ce qui se passait était «cette histoire que l'on raconte, d'une race engendrée par la terre, c'est alors qu'elle avait lieu, les hommes de ce temps-là ressortant du sein de la terre, et le souvenir en fut transmis par nos tout premiers ancêtres, hommes du temps qui confine immédiatement au terme de cet ancien cycle, et nés au début du cycle actuel».

P. M. Schuhl, déjà, avait su mettre en relation ce grand mythe du *Politique*, la cosmologie qui s'exprime dans le *Timée*, et un mythe raconté dans la *République*, au sujet du soldat nommé Er et qui, apparemment mort, put visiter les enfers, et revenir. Tenant compte de ces rapprochements internes à l'oeuvre de Platon, G. de Callataÿ conclut<sup>24</sup>:

a) l'Année Parfaite, ou Grande Année, platonicienne comprend deux demi-cycles, correspondant aux deux mouvements. Convenons d'appeler A le moment où le monde est entraîné par le dieu, B celui où il revient en arrière tout seul.

b) L'âge d'or, longuement exposé dans le *Politique*<sup>25</sup>, à l'époque du règne de Kronos, appartient à A ; et notre monde, régi par Zeus, est en B. L'adéquation des Races hésiodiques à ces demi-cycles est subtile. Il semble que la Race d'or corresponde à la plus grande partie de l'âge d'or, en phase A, mais que la Race d'argent apparaisse dès la fin de la phase A puis se termine en B.

c) D'autres passages de Platon, qu'on se dispensera de citer ici, car ils nous entraîneraient sur un autre terrain, attestent que le mythe du *Politique* exprime corrélativement une alternance entre le Multiple et l'Unique : la présence du timonier qui agit sur le monde correspond à la domination de l'Unité sur la Multiplicité. Son abandon de la direction du monde coïncide avec la progressive suprématie de la Multiplicité.

23 *Id.*, 270 c - 271 a.

24 CALLATAÿ, G. de: *La grande année...*

25 271 d - 272 b.

Dès lors, comment le mythe de l'Atlantide s'insère-t-il dans ce schéma d'ensemble?

La fin de l'Atlantide est un du type du déluge, et, on l'a dit, il appartient à une série de quatre. Les déluges marquent toujours une rupture entre deux époques, en Grèce comme ailleurs, mais, dit le prêtre égyptien dont Solon rapporte les paroles dans le *Timée*, il s'y ajoute une autre valeur: «les dieux purifient la terre par les eaux et la submergent», anéantissant presque totalement la population humaine<sup>26</sup>. Cette notion de purification, jointe à celle d'anéantissement d'une population, s'applique bien à l'idée d'un renouvellement des Races au cours de l'Année Parfaite. Et les indications de Platon sont suffisantes pour placer les déluges dans celle-ci: «Puisque le déluge de Deucalion est le dernier avant le présent, il correspond à la transition Temps de Bronze - Temps de Fer» (ce que dira d'ailleurs plus tard explicitement Apollodore<sup>27</sup>: «Lorsque Zeus voulut faire disparaître la race de bronze, Deucalion, sur les instructions de Prométhée, fabriqua un coffre... »), et ce déluge fut le pire. Dès lors, le troisième -celui qui engloutit l'Atlantide et érode gigantesquement le «plateau» qui occupait alors la plaine d'Athènes (ci-dessus)- se situe à la transition du Temps d'Argent et du Temps de Bronze. Les deux déluges antérieurs correspondent aux deux transitions restantes: le deuxième a dû se produire, entre Ages d'Or et d'Argent, et le premier, au tout début de la Grande Année.

Sachant que l'Athènes primitive et l'Atlantide s'opposent par leurs comportements respectifs, la sagesse et l'*hubris*, la démesure<sup>28</sup>, termes qui correspondent aux deux notions de base du système de Platon, le Même, aussi longtemps que l'âme continue à contempler l'Unité, et l'Autre, dès que l'âme commence à être concernée par la Dualité, puis la Multiplicité, et qu'on a dit comment cette opposition est aussi celle des phases A et B, le mythe reçoit un éclairage inattendu: «Alors que la race ancienne des Athéniens est toujours présentée comme une sorte de reste de l'Age d'Or, une période de remarquable fertilité et de justice divine -rapprocher la description de l'Attique en ce temps là<sup>29</sup> et l'Age d'Or sous le règne de Kronos<sup>30</sup>-, la race atlante contemporaine» subit une métamorphose: de divinité à humanité, de permanence à changement, d'Unicité à Dualité puis Multiplicité. Or, on citait plus haut ce passage de la *République* selon lequel du mélange des «Métaux» naît la dissension: précisément, l'Atlantide est à la fois une terre extraordinairement riche en toutes sortes de métaux<sup>31</sup> et le lieu pour lequel Platon use d'un bout à l'autre de données numériques pour la décrire<sup>32</sup>.

Si donc le déluge de l'Atlantide est le troisième; si les Athéniens d'alors sont les survivants de l'Age d'Or, et les Atlantes sont la population suivante qui sera engloutie dans ce troisième déluge -il s'ensuit, quoique Platon ne le dise pas explicitement dans les textes que nous connaissons de lui, que les Atlantes correspondent à la Race d'Argent. Ce que deux éléments confirment :

26 *Tim.*, 22 d.

27 *Bibl.*, I, 7, 2.

28 Respectivement *Critias*, 113c et 115d.

29 *Crit.*, 109 b-d.

30 *Polit.*, 271 d - 272b.

31 *Crit.*, 114e-115b.

32 Comme l'ont remarqué BRUMBAUGH, R. S.: *Plato's Mathematical Imagination*, Bloomington, Indiana University Press (2<sup>e</sup> éd.), 1977, 44 ; et VIDAL-NAQUET, P.: *Le chasseur noir*, Paris, La Découverte/Maspéro, 1981, 353.

a) Euênôr et son épouse Leukippè, le premier couple qui vécut sur l'Atlantide<sup>33</sup>, sont des rares survivants des hommes nés de la terre, *gegèneis*. Si l'on se fonde sur ce qui est dit dans le mythe du *Politique*, c'est ce qui se passait durant la phase A; le second déluge du cycle, celui qui sépare l'Age d'Or et l'Age d'Argent, a donc dû se produire juste avant l'apparition de l'Atlantide;

b) le déluge mentionné dans le *Timée*<sup>34</sup> est identique à celui du *Critias*<sup>35</sup>, puisque tous deux ravagent l'Attique, on doit conclure que ce déluge est le troisième du cycle, c'est-à-dire celui entre Argent et Bronze.

Cela situe le peuple atlante entre la race d'or et la race de bronze, et la fait coïncider avec la race d'argent.

Et de plus :

-le premier roi de l'Atlantide est Atlas. Or, celui-ci est un Titan, comme Kronos, et la punition d'Atlas par Zeus correspond à la fin du règne des Titans et de Kronos, remplacés par Zeu - c'est-à-dire à la transition entre phase A (mouvement réglé par un dieu) et B (mouvement relâché);

-l'Atlantide était particulièrement riche en un métal mystérieux, l'orichalque (ci-dessous), en tout cas décrit comme «le plus précieux des métaux, à part l'or»<sup>36</sup>, ce qui s'adapte à l'idée que l'époque de l'Atlantide succède à celle de l'Age d'Or;

-il y a enfin la notion numérique qui a tant fait couler d'encre, selon laquelle 9000 ans se sont écoulés entre l'Atlantide et Solon<sup>37</sup>. Or, Callataÿ a montré que la Grande Année de Platon dure 25 920 ans. Sachant que nous sommes dans l'Age où domine le Fer, et qu'il faut intercaler, pour dater l'Age d'Argent, l'époque du Bronze, les 9000 ans sont nécessaires pour le «dater», et il y a donc bien accord «chronologique» entre l'Age d'Argent et l'Atlantide<sup>38</sup>.

Il résulte aussi de cet examen rigoureux que l'Age d'Argent est le seul qui chevauche deux phases: il commence vers la fin de la phase A, et se termine dans la phase B. Et c'est pourquoi l'Atlantide connaît une terrible décadence: elle est initialement sous influence divine, Poséidon la pourvoit d'excellentes lois; puis, l'élément humain ne faisant que croître, l'*hubris* l'emporte, les Atlantes se lancent dans des conquêtes immenses, jusqu'à l'engloutissement de leur pays et de leur armée. Il a de plus été possible de montrer que les durées de deux sous-périodes d'existence de l'Atlantide sont dans un rapport 1: 2, c'est-à-dire expriment encore le passage de l'Unité à la Dualité<sup>39</sup>.

33 *Crit.*, 113c.

34 25 c.

35 112 a.

36 *Crit.*, 114 c.

37 C'est dit rien moins que trois fois: *Timée*, 23 e ; *Crit.*, 108 e et 111 a.

38 CALLATAÿ, G. de: *Annus Platonicus. A Study of World Cycles in Greek, Latin and Arabic Sources*, Université Catholique de Louvain, Institut Orientaliste, 1996, 30-37, est dès lors en mesure de fournir les datations respectives de durées des quatre âges des métaux.

39 *Idem*: 14-32.

On voit à la fois combien il est impossible de prendre les données «chronologiques» de Platon «au sérieux», pour, par exemple, chercher dans la préhistoire où se trouvait l'Atlantide: notre monde à nous ne revient pas en arrière! -et combien celui-ci connaît et utilise sa propre tradition mythologique: mythes de Deucalion, d'Atrée, de Phaéthôn, des Races dans Hésiode, sont non seulement mis à contribution pour illustrer le propos, mais s'intègrent dans la pensée platonicienne pour composer des étapes d'une histoire du monde dans une vision grandiose - à des années-lumière de la nôtre.

## BIBLIOGRAPHIE

- BRUMBAUGH, R. S.: *Plato's Mathematical Imagination*, Bloomington, Indiana University Press (2<sup>e</sup> éd.), 1977.
- CALLATAÏ, G. de: *La grande année platonicienne*, travail dactylographié, 1989.  
-*Annus Platonicus. A Study of World Cycles in Greek, Latin and Arabic Sources*, Université Catholique de Louvain, Institut Orientaliste, 1996.
- Platon, *Timée/Critias*, traduction inédite, introduction et notes de Luc Brisson, avec la collaboration de Michel Patillon pour la traduction, Garnier-Flammarion, 2<sup>e</sup> éd. mise à jour, 1995.
- SERGENT, B.: « Mythologie et histoire en Grèce ancienne », *DHA* 5, 1979, 59-101.  
-*L'Atlantide et la mythologie grecque*, Paris, L'Harmattan, 2006.  
-*Les fins du monde*, Paris, Flammarion, 2012.
- SCHUL 1932.
- VIDAL-NAQUET, P.: *Le chasseur noir*, Paris, La Découverte/Maspéro, 1981.  
-*L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.